GLOBE. Etats-Unis: ... escompt ... $3,239,091 ... $1,427,290 ... et les directeurs à ... font les compagnies ... C. M. Soria. ... Assistant Secrétaire ... pour la ... YORK ... parti 6 mai ... parti 6 mai ... parti 29 avril ... parti 24 mars ... parti 21 avril ... parti 12 avril ... parti 6 avril ... parti 31 mars ... parti 24 mars ... parti 15 avril ... parti 20 avril ... parti 22 avril ... parti 3 mai ... parti 4 mai ... parti 26 mars ... parti 13 déc ... parti 4 avril ... parti 27 avril ... parti 1er avril ... parti 20 avril ... parti 10 avril ... parti 13 avril ... parti 2 mai ... parti 16 avril ... parti 16 avril ... parti 17 avril ... parti 26 avril ... parti 5 avril ... parti 25 avril ... parti 18 avril ... URS. ... isburg et Madiville. ... EW CAMELIA ... 2 mai 1893, ... à l'arrivée des trains ... Pontchartrain, à la ... Elysées, ... dimanches et les ... de 4 heures P. M. ... Madisonville ... à l'arrivée du ... à l'arrivée du ... aller et retour, 91 ... à la gare du chemin ... au pied de la rue ... & CIE., Agent ... 47 rue Carondelet. ... GENERALE ... ATIQUE ... et le Havre. ... samedi, 13 mai ... samedi, 20 mai ... samedi, 27 mai ... pour le Havre. ... à prix réduits. ... E. PREVOST, ... 45 rue Baronne ... EAMSHIP CO. ... DIRECTEMENT. ... Mercredi, 17 mai. ... Mercredi, 24 mai. ... Mercredi, 31 mai. ... MOULTON & CO. ... Carondelet No 41 ... SUCCESSION. ... Caroline Prats, ... A. V. FLOTTE, Greffier. ... Weinmann. ... V. FLOTTE, Greffier. ... Laurans. ... A. V. FLOTTE, Greffier. ... Sterra. ... V. FLOTTE, Greffier. ... Marsden. ... V. FLOTTE, Greffier. ... V. FLOTTE, Greffier. ... American ... CAVEATS, MARKS, PATENTS, ... New York ... MUNN & CO.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 15 MAI 1893. — 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 15 MAI 1893.

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'HOSPITALITÉ DE NUIT, A PARIS.

L'assemblée générale de l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit, qui a eu lieu le 25 avril, a été pleine d'enseignements pour tous ceux qu'intéressent les questions philanthropiques et a fait connaître les grands progrès réalisés, par cette institution éminemment utilitaire, pendant l'année 1892.

M. de Livois, président, a fait, sur les travaux de cet exercice, un rapport curieux et anecdotique duquel—ce qui est rare en ces sortes de documents—ne sont exclus ni l'esprit ni la bonne humeur.

Il fait, d'abord, un tableau de l'accueil qui attend les hospitalisés:

Nous nous efforçons—dit-il—de relever leurs âmes endolories, en leur témoignant une respectueuse sympathie. Pendant dix minutes à peine, pour ne pas retarder l'heure du repos, nous leur disons qu'ils sont les bienvenus, qu'ils trouvent en nous non seulement des bienfaiteurs, mais des amis; qu'ils ne doivent jamais se décourager, mais tâcher de remonter la pente descendue, en se mettant courageusement à l'œuvre.

On se sépare sur un cordial: 'Bonsoir, mes amis,' auquel la plupart répondent de bon cœur.

Le coucher n'est pas long, les surveillants baissent le gaz, et, bientôt, tous oublient dans un repos bienfaisant, leurs privations et leurs douleurs.

Après un souvenir donné aux protecteurs et aux donateurs de l'Œuvre, morts dans l'année, M. de Livois constate que le mouvement charitable gagne toute la France, et que cette année a été marquée par l'ouverture de Refuges de nuit à Angers, au Mans et à Toulouse et qu'il y en a en voie de formation à Nice et à Rochefort.

Le prix de revient par nuit et par hospitalité, dans les établissements de Paris, a été de 0 fr. 51 c.

Du reste, les dons abondent, et riches comme simplement aisés, une foule de gens apportent leur obole à l'Œuvre de l'hospitalité de nuit si connue et si populaire. Les uns envoient des billets de mille francs, les autres quarante sous—prix d'une voiture économisée, ajoutent-ils—les plus pauvres.... un timbre-poste de quinze centimes, voire un sou furtivement glissé dans le tronc qui se trouve à la porte des établissements hospitaliers.

Les dons en nature—notamment les vêtements qui ne servent plus—ont été moins nombreux; on ne saurait, pourtant, s'en débarrasser d'une façon plus profitable qu'en les adressant aux gérants des trois maisons dont nous rappelons l'adresse: rue de Tocqueville, 59; rue de Laghouat, 13; boulevard de Charonne, 122.

Le rapport du président signale dans la "façon de donner" des détails vraiment touchants:

Un soir, une femme âgée, demeurant dans le voisinage de la rue Laghouat, arrive, par les plus grands froids, à la veille du Jour de l'An. Elle avait pensé aux étrennes!... Elle apportait au Gérant deux paires de bas de laine, bien bons et bien chauds, qu'elle avait tricotés elle-même et qu'elle le pria de donner, le Jour de l'An, à deux vieillards, ce qui fut scrupuleusement exécuté.

Au mois de mars, une brave femme du quartier de la Goutte-d'Or, vient, un matin, trouver un de nos capitaines et lui offre pour le vestiaire un tricot de laine; le cadeau était modeste, le tricot fort vieux et usé; il n'en est pas moins reçu avec reconnaissance.

Avec sa complaisance habituelle, le Gérant donne toutes les explications que lui demande sa visiteuse, et, son étonnement est grand de voir celle-ci revenir, quelques heures plus tard, avec un gros chargement de linge, d'habits et de chaussures.

—Eh bien, oui, dit-elle, c'est encore moi; je vois que vous êtes une bonne maison; voilà pour vous aider à faire la charité.

Voici une anecdote qui prouve que les Russes n'ont pas de faux respect humain et ne craignent pas de recourir à l'Hospitalité de nuit:

Par une soirée froide et brumeuse de février, débarquait à Charonne toute une famille.

Le père et la mère étaient enveloppés de fourrures et avaient toute l'apparence de riches voyageurs. Ils étaient accompagnés d'une jolie fillette de trois ans et d'une jeune nourrice portant sur ses bras une seconde petite fille de dix-huit mois.

Au premier abord, le Gérant crut à une mystification et pensa avoir sous les yeux une bande de joyeux compagnons déguisés en boyards, qui voulaient passer d'une façon originale l'une des dernières soirées du carnaval; mais, comme ils s'obstinaient à garder un mutisme complet,—ce qui n'est pas naturel à des Parisiens, le capitaine s'avisa de prendre pour interprète un de ses surveillants qui parle allemand. On s'expliqua.

La famille Zukerg arrivait bien réellement de la Pologne russe: le père était peintre verrier, la mère exerçait l'état de blanchisseuse. Ils avaient des amis qui les attendaient à Paris et des travaux assurés. La femme, la nourrice et les enfants furent logés au pavillon des femmes. La famille disparaissait deux jours après, le temps sans doute d'avoir trouvé un appartement dans le quartier où ils avaient leurs amis.

Plusieurs enfants, craignant de rentrer au domicile de leurs parents parce qu'ils s'étaient attardés en faisant une commission, ou à considérer les baraques de la Foire ou les devantures des magasins, ont reçu l'hospitalité, et ont été rendus, le lendemain, dès la première heure, à leurs parents éplorés.

Les malins bonshommes avaient trouvé le moyen de récolter, au lieu d'une avalanche de reproches et peut-être d'une correction méritée.... une pluie de baisers.

Et, maintenant, un peu de statistique dira mieux que tout autre éloge, ce que l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit a fait pour les déshérités.

L'Œuvre a recueilli, cette année, 107,615 hommes et 4,128 femmes et enfants, soit, en tout, 111,743 pensionnaires, qui ont couché 291,896 nuits, ce qui donne un total de 872,633 hospitalisés ayant passé 2,364,253 nuits dans l'Œuvre, depuis sa fondation.

En 1892, l'Œuvre a reçu, en résumé, 9,400 personnes de plus que l'année précédente.

L'équilibre budgétaire s'est ressenti de l'augmentation des hôtes; les dépenses qui étaient de 109,726 fr. 60c. en 1891, se sont élevées cette année à 118,578 fr. 45 c., et l'excédent des dépenses sur les recettes est de 26,603 fr. 95 centimes.

Ces 111,743 pensionnaires appartiennent à toutes les professions possibles, ce sont des ouvriers du sol, du bâtiment, des artisans travaillant le bois, les métaux, le cuir, le mobilier, les étoffes et les vêtements, s'occupant de l'alimentation, des gens de maison, des ouvriers d'art, d'imprimerie, des employés, des professionnels de la rue (colporteurs, chanteurs, camelots.)

Voici, à titre de curiosité, le décompte des artistes et des gens de professions libérales qui ont passé une ou plusieurs nuits dans les asiles:

Artistes dramatiques 92, lyriques 65, gymnastes 47, musiciens 91, pianistes 12, machinistes 21, professeurs 77, instituteurs 88, étudiants 198, pharmaciens 11, hommes de lettres 6, clercs de notaires et d'avoués 234, interprètes 24, architectes 55, journalistes 24.

Disons, pour être exact, que de ces deux douzaines de confrères il faut défalquer des fantaisistes comme M. Hugues Le Roux qui sont allés puiser aux sources des chroniques documentées et n'ont pas hésité à passer une nuit dans les asiles pour se rendre compte, par eux-mêmes, de ce que peut être "l'état d'âme" d'un hospitalisé.

Les femmes hospitalisées appartiennent aussi à toutes les catégories et à toutes les professions. Celles qui ont figuré en plus grand nombre sont les domestiques, les cuisinières et les modistes.

Ce qui tendrait à prouver que les maîtres deviennent de plus en plus regardants et surveillent la danse de l'anse du panier.

Quant aux modistes (433), tout le monde sait, à Paris, que c'est la profession de celles qui n'en ont pas, et ce chiffre n'est pas pour nous surprendre.

Une affiche de marchand de vins, aux environs d'un cimetière:

A LA GAIETÉ POSTUME
Salon pour les familles.—Prix modérés.

FEUILLETON.

TUE-LES!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite.)

Au moins, on passerait cette nuit tranquille, c'est ce à quoi elle visait.

Il fallait à tout prix que sa maîtresse dormît quelques heures.

Le matin, au réveil, elle lui dirait "qu'ils étaient là", ce serait assez tôt.

Mais elle veillerait, elle, Martine; elle ne les laisserait pas partir sans donner l'alarme.

Elle veilla si bien, qu'elle ne ferma pas l'œil.

A l'aube, elle était habillée, aux écoutes, le nez collé aux carreaux de l'étroite fenêtre, qui donnait sur la route.

De là, elle verrait si les cochers se disposaient à atteler.

Elle passa à peu près une heure ainsi. Puis, après avoir consulté pour la dixième fois au moins, la montre d'argent qu'elle portait dans son corsage, elle alla à la petite Eve, qui dormait toujours, les bras étendus sur les draps de toile bise, ses cheveux emmêlés, lui cachant aux trois quarts le visage.

Elle l'appela doucement.

L'enfant s'éveilla, petit à petit, sans secousse, se souvenant bientôt, n'éprouvant aucune surprise de se trouver là.

—Ma chérie, lui dit Martine, savez-vous que papa est ici?

—Papa! fit Eve, en se dressant sur son séant, où donc?.... Il est avec maman?

—Taisez-vous! pas si haut.. Non, il a couché dans cette auberge, sans que personne que moi en sache rien...... Je voulais vous laisser dormir tous.... Vous ne savez pas, je vais vous habiller, et s'il sortait avant.... que tout le monde soit prévenu, vous....

—Oh! je l'empêcherais.... Vite, Martine, vite! vite!

Elle sautait à bas du lit, toute tremblante, agitée.

—Ne vous énervez pas.... nous avons le temps.... Je n'entends encore aucun bruit.

—Si.... moi j'entends.... on cause, on marche.... Vite, Martine!

L'enfant fut prête en cinq minutes. Martine ouvrit avec précaution.

Elles étaient toutes deux dans le couloir sur lequel donnaient les chambres.

—Voyez, c'est la porte là.... en face... Nous étions bien près de lui.

—Oui.... je me tiens à l'entrée de la chambre, et quand il s'approchera.... N'aie pas peur; il ne s'en ira pas.

—C'est cela, je vais prévenir tout le monde.... restez bien là.

Eve fit un geste qui était toute une éloquente réponse, et elle rentra dans la pièce étroite blanchie à la chaux, en laissant la porte ouverte.

Elle avaient parlé très bas, et Martine marchait avec de telles précautions, que le parquet mal joint criait à peine sous ses pas.

D'abord, elle gratta à la porte de la salle où l'on avait dressé deux lits pour Simon de Brancourt et M. Ressler.

Ceux-ci étaient debout, et l'introduisirent sur-le-champ.

Quand elle les eut mis au courant de la situation, elle passa chez Mme Staranval.

Elle n'entra qu'en dernier lieu chez sa maîtresse.

Celle-ci se levait, après avoir dormi toute sa nuit, écrasée par la fatigue.

Léone aussi était debout, reposée, fraîche, sa nature vigoureuse s'accommodant vite des perturbations apportées par les événements, dans son genre de vie.

La jeune fille fut plus émue que Mme Brottel, lorsqu'elle apprit qu'ils étaient là.

Celle-ci, comme il arrive après des périodes d'agitation excessive, comme il arrive lorsqu'on se sent toucher à l'heure suprême où va se décider votre existence, éprouvait un calme qui la surprenait elle-même.

Elle acheva de se vêtir, et les trois femmes entrèrent dans la salle.

M. et Mme Staranval les y rejoignirent une minute plus tard.

La porte, au fond du couloir, ne s'était pas encore ouverte.

Eve demeurait à son poste.

Martine descendit à la cuisine, converser avec l'aubergiste, pour ne remonter qu'une fois bien certaine qu'on ne s'occuperait pas en bas de ce qui se passerait en haut, et surtout que personne n'y viendrait.

Elle venait à peine d'entrer dans la salle, dont elle laissait la porte légèrement entrebâillée, lorsque la chambre du fond s'ouvrit.

Richard parut; il sortait seul.

Il n'avait pas vu une tête blonde, avec de longs cheveux, s'avancer, que déjà Eve était contre lui, s'accrochant à son bras, articulant d'une petite voix étranglée, ces deux syllabes:

—C'est moi.

Comme emporté par le mouvement qui le poussait en avant, il fit avec elle, sans un geste pour la repousser, enfoncé par la surprise, trois pas qui l'amenèrent contre la porte de la salle.

Cette porte ouvrait très grande; la surprise cloua encore la bouche de Richard.

Sa fille, cette fois, l'entraînait.

Il franchit le seuil, au delà duquel il ne voyait que des visages connus, au delà duquel l'attendait celle qui avait été sa femme.

Eve lui avait lâché le bras.

Elle regardait sa mère, et tout à coup, plaintivement, elle murmura:

—Oh! papa...... oh! maman.

Mme Brottel fit un signe à Martine.

Celle-ci prit la fillette par la main, l'entraînant, l'emmenant.

Il allait se dire des choses que ses oreilles d'enfant ne devaient point entendre.

Richard demeura un moment sans bouger, paraissant pétrifié.

On devinait qu'une pensée s'immobilisait dans son cerveau.

Comment était-il ici, avec tout ce monde autour de lui?

Ses yeux erraient de l'un à l'autre, se voilant lorsqu'ils rencontraient ceux d'Aimée.

Ils s'arrêtèrent sur M. Ressler; ce fut ce dernier qui parla.

Il dit pourquoi ils étaient là, tous, convaincus de l'erreur commise dix-huit mois auparavant, convaincus de l'innocence de celle qu'ils s'étaient juré de réhabiliter, d'abord aux yeux de son mari, ensuite aux yeux du monde.

Il tendit à l'artiste une lettre de son avocat, Me Leferrier.

Cette lettre disait:

"Cher ami,

"L'heure est venue pour vous de faire cesser une grande iniquité, de réparer une faute dont les conséquences ont été d'autant plus terribles, que vous n'en êtes pas responsable.

"Votre femme n'a jamais cessé une minute de se montrer digne de vous; votre femme était innocente.

"A vous, mon cher ami, mon estime, ma sympathie, ma pitié....

"Du courage; je le répète, vous n'êtes responsable de rien."

Richard Brottel avait lu ces lignes, à mi-voix, sans doute pour mieux comprendre ce qu'elles contenaient.

Lorsqu'il arriva à la signature, il chancelait comme un homme ivre.

Son beau-frère le prit par le bras, le fit asseoir.

Il balbutia:

—Ce serait possible.... Ce serait possible.

Puis, tout d'un coup, d'un air hagard en se redressant:

—Mais alors.... je suis un assassin!

M. Staranval dit d'une voix brève:

—Si j'avais su la vérité, j'aurais tué Louis d'Arneville.... comme vous l'avez tué.... à bout portant!

—Est-ce vrai? demanda avec une angoisse navrante, le malheureux.

—Je le jure!

Richard crispait une main sur le dossier de la chaise, où il s'était affaissé, de l'autre fouillant sa poitrine, lacérant sa chair avec ses ongles.

Il écouta encore.

—Vous avez beau dire, c'est affreux!.. Oh! Dieu!.... Cet homme tué...... mais ma femme innocente.... Mais je ne peux plus vivre, moi! une arme.... Ah! de grâce! qu'il y en ait un parmi vous, qui me débarrasse de la vie!.... par pitié! oh! par pitié.

Sa voix déchirait l'oreille, arrêtait dans la poitrine les battements du cœur.

Blême, avec ses yeux de fou, sa bouche convulsée, les épouvantables sanglots qui le secouaient, il terrifiait autant qu'il faisait pitié.

Soudain, il sentit sous sa main, dans la poche d'intérieur de son veston, un objet qu'il ne se souvenait plus y avoir mis.

Il l'arracha de cette poche avec un rugissement de joie.

C'était un revolver qui ne le quittait pas en voyage.

Personne peut-être ne se fût élancé à temps pour le retenir si sa pensée n'eût été devinée.

Avant qu'il l'eût levé à hauteur de son front, Mme Brottel avait crispé sa main sur le poignet de son mari.

Ce ne fut pas la force de son étreinte qui lui fit lâcher l'arme dont M. Ressler s'emparait aussitôt, mais son regard, un regard profond, douloureux, plein d'une infinie commisération, mêlée à une infinie tendresse, s'arrêtant sur le sien, plongeant dans ses yeux délirants, ramenant dans son cerveau un calme relatif.

—Richard, murmura-t-elle d'une voix à la fois brisée et résolue, ordonnant et suppliant, mourir serait lâche, il faut vivre....

Il se dégagea avec une révolte.

—Vivre! pour qui?......Non, je sais ce qui me reste à faire......je me tuerai.

—Ce serait lâche, répéta-t-elle; un père n'a pas le droit de se tuer......Si tu ne vis point pour moi, vis pour ta fille......

—Ma fille! riposta-t-il, avec un rire amer, ma fille n'a pas besoin de moi....

—Un enfant a toujours besoin de son père......Plus tard, il ne faut pas qu'elle puisse entendre dire que son père s'est suicidé......il ne faut pas que lorsqu'elle aimera......elle aussi, ce suicide puisse être un obstacle à son bonheur...... Une mère qui a failli....un père qui s'est tué....Avec ce passé des parents, quel sera l'avenir d'Eve Brottel?

—Le monde ne saura-t-il pas que sa mère fut une victime.

—Si tu meurs, le monde n'en croira rien....La coupable aura beau s'accuser, la fiancée du mort me tendra en vain la main, un doute planera toujours sur moi....

Il rit encore, de son rire qui faisait mal.

—Erreur!....le monde pensera ce qui est vrai.... que je n'ai pu supporter le fardeau du souvenir....Le monde me comprendra et te rendra toute son estime.

Aimée reprit d'une voix plus profonde, plus ferme:

—Quelques uns pourront croire cela, beaucoup croiront que la victime ce fut toi; on te plaindra, en me jetant peut-être à la face ta mort prématurée.... Cela je ne le supporterai point.... Regarde-moi, Richard.... ne vois-tu pas que la coupe pour moi va déborder.... qu'une douleur encore et c'en est fait de celle qui fut ta femme dévouée, fidèle, qui t'aima passionnément et qui n'aima jamais personne que toi.... Ils sont tous là pour te le dire, ils sont convaincus.... tous.... comme tu l'es à cette heure...... Ne devines-tu pas que pour elle.... la mort viendra sans qu'elle la cherche, car il est un être qui la lie à l'existence, une innocente qui n'a point mérité d'être laissée seule dans un monde de pervers, méchant, cruel!....Vis...je te pardonne.... je t'aime.... encore.... vis....si ce n'est point pour moi.... pour notre enfant!

Il la regardait, il osait la regarder.

Et ce pâle visage de madone, cette voix devenue tremblante, brisée dans des sanglots, cette voix de mère qui suppliait pour son enfant, apaisait sa fièvre et remuait en lui, avec l'amour qu'il avait cru détruit, toutes les douceurs de la vie ancienne, ramenait sa pensée, vers ce bonheur goûté, savouré jour par jour, entre son Aimée aux grands yeux noirs, et sa petite Eve aux cheveux d'or.

Puis, son front, un instant éclairci, se chargea encore, se creusa de plis profonds.

Dans ses yeux passa une expression si sombre, si affolée, que la pauvre femme se sentit reprise de son premier effroi.

Elle eut peur qu'il perdît la raison.

Elle se précipita; ses genoux heurtèrent le plancher.

Elle lui prit les mains, elle noua ses doigts autour des siens.

—Je t'en conjure, Richard.... tout s'oublie.... tout! Richard....

Violent, avec le sourd rugissement qu'il poussait tout à l'heure, se dégageant lui, il l'avait saisie par les poignets, la relevant, l'enveloppant soudain d'une folle étreinte, ne voyant personne qu'elle, baisant avec respect et passion ses cheveux blanchis, ses paupières meurtries de larmes, d'insomnies, brûlées de fièvre, et ses pâles lèvres qui ne souriaient plus qu'à sa fille.

—Comment veux-tu que je supporte la vie, en te voyant ainsi, toi sainte entre les saintes...., toi, ma bien-aimée, ma femme!.... A mes genoux! tu t'es mise à mes genoux! et ta place est sur un piédestal que mes regrets, mes remords, mon amour, n'élèveront jamais assez haut!.... Est-il vrai que tu me pardonnes?.... sincèrement, sans mensonge.... dis?.... Car si tu oublies, toi, c'est que je ne suis pas indigne en effet de pardon.... J'ai fait ce que....

Il s'arrêta, repoussa sa femme, cherchant des yeux M. Staranval.

—Ce que j'eusse fait, répéta celui ci d'un ton sourd.

Richard Brottel se tourna vers Léone de Livy.

—Et vous,... êtes-vous ici également.... pour m'absoudre? fit-il détournant aussitôt les yeux.

—Je vous pardonne, en mon nom et au sien, répondit elle, grave comme M. Staranval; si Louis d'Arneville se fût trouvé à votre place, il eût agi comme vous!

—Comme moi il eût eu tort, répliqua l'artiste; quelle que soit la trahison, quelle que soit la faute, nulle créature au monde, n'a le droit de supprimer une autre créature.

Il y eut un silence.

Il avait courbé la tête, écrasé encore sous le poids du terrible souvenir.

Simon de Brancourt, demeuré dans un coin de la pièce, spectateur de cette scène, aussi ému qu'aucun de ceux qui y assistaient, s'avança et affermissant aussi sa voix qui ne sortait d'abord qu'avec peine de sa gorge:

—Le coupable, dit-il, le seul coupable, c'est celui qui vous écrivit la lettre anonyme.

Richard tressaillit.

Ces paroles ramenaient ses idées vers un mystère auquel il avait songé bien souvent, avec le furieux désir de l'éclaircir, vers la source de tout le mal.

Devant ses yeux, ces cinq lignes, telles qu'il les avait lues, tracées sur une demi-feuille de papier à lettre ordinaire, en une écriture déguisée, flamboyaient, précises, sans une syllabe de changée:

"Mme Brottel est l'amie du lieutenant de vaisseau Louis d'Arneville.

"Guettez, ils ont de fréquentes entrevues; ils doivent se rencontrer aujourd'hui, dans l'après midi."

—Oui, fit-il, tremblant cette fois d'indignation, le coupable, c'est celui-là!

—Vous n'avez jamais eu de soupçons? demanda l'étudiant en médecine.

—J'en ai eu, mais de très vagues, qui n'ont pas pris corps....par conséquent de faux soupçons.

—Ils ne portaient point sur une personne de votre entourage....de votre maison?

—De ma maison?

—Oui....Enfin, vous ne vous demandez pas pourquoi je suis ici, moi....le frère de Fabienne de Brancourt?

Fabienne de Brancourt!

Dans le bouleversement que lui apportait cette scène aussi imprévue que violente, Richard avait oublié jusqu'à ce nom.

Fabienne de Brancourt!

Non seulement elle était son amie, mais il allait en faire sa femme, mais...

Ah! c'était atroce cela....

Il demeura sans parole, stupéfié autant qu'à son entrée dans la pièce où on l'attendait.

—Je suis ici, reprit le jeune homme, pour que justice soit faite.... Je suis ici pour réparer le mal qui a été causé par ma sœur.

Richard recula, les bras raides, la langue attachée au palais.

La muraille l'arrêta; il resta collé contre, sans un mouvement.

Il ne voyait plus que Simon de Brancourt.

Celui-ci, aussi pâle que lui, posa une main sur sa poitrine.

—Je donnerais ma vie pour parvenir à prouver la non-culpabilité de ma sœur.... Si l'on me disait:—Choisis, te jeter du haut en bas d'un précipice, dans ces montagnes où l'on rencontre des précipices à chaque pas, t'y briser avant d'avoir atteint le fond, mais avant, sortir d'ici convaincu de son honnêteté, de sa loyauté, comme tu l'as été jusqu'à présent, je n'hésiterais pas, je fermerais les yeux et m'avancerais vers le gouffre. Mais s'il est vrai qu'elle fût coupable, le désastre qu'elle a causé est trop grand pour que je ne me considère pas comme obligé, en tant qu'il est réparable, de le réparer.... Voulez-vous assister à l'entretien que je vais avoir avec ma sœur?

Le sculpteur inclina la tête en signe de consentement.

—Elle ne doit point se douter de votre présence, reprit Simon.... il ne faut point qu'elle s'en doute.... Autrement, nous ne parviendrions pas peut-être à savoir cette vérité que nous avons besoin de savoir l'un et l'autre....tout entière.... vous, pour qu'il ne revienne en votre esprit aucun doute dans l'avenir sur la conduite de celle qui a souffert injustement, plus qu'aucune créature n'a jamais souffert....moi, pour que je n'aie plus qu'à renier celle sur qui sans doute....je n'ai pas assez veillé.

Simon de Brancourt marcha vers la sortie de la salle.

Sur sa droite se trouvait une de ces vieilles armoires hautes, larges, que les amateurs d'antiquailles recherchent maintenant partout, et que la montagnarde de Payol n'appréciait certes pas à sa valeur.

Cette armoire et le mur du côté de la porte formaient un renfoncement, dans lequel il lui semblait que pouvait se glisser un homme.

Il essaya.

Le passage était suffisant.

Le seuil franchi, sans l'apercevoir, Fabienne ne se douterait pas de la présence de son ami.

M. Ressler ouvrit la porte le plus doucement possible.

Celle du couloir, au fond, demeurait fermée.

Il passa le premier dans l'escalier, qu'il descendit sur la pointe du pied.

M. et Mme Staranval, Léone et Mme Brottel—celle-ci en jetant à son mari ce regard qui remuait Richard jusqu'au fond de l'âme—le suivirent, employant les mêmes précautions.

Un instant plus tard, l'aubergiste, envoyée par M. Ressler, frappait chez Mlle de Brancourt.

Fabienne finissait de s'habiller.

Elle croyait Richard descendu à l'écurie, pour presser le départ.

—Entrez, dit-elle, sans se retourner.

—Monsieur fait dire à madame qu'il l'attend dans la salle pour déjeuner, fit la montagnarde en passant à peine sa tête dans la chambre.

—Bien, j'y vais.... Dans la salle où nous avons dîné hier?

—Oui, madame.... la porte à l'autre bout du couloir.

Au bout de cinq minutes, Mlle de Brancourt sortait de la pièce au mobilier rudimentaire, mais très propre, où elle avait passé la nuit.

Elle était reposée, l'œil clair, bien portante, prête pour sa journée de voyage à travers la montagne.

Elle arriva contre la porte de la salle, la poussa et la referma, sans se rendre compte que l'homme qui se tenait au fond, le dos tourné, près d'une fenêtre, n'était pas Richard.

Cet homme fit volte face.

Fabienne ouvrit la bouche pour jeter un cri.

Sa stupeur fut telle que le cri resta dans sa gorge.

—C'est moi, fit Simon.

—Toi! dit-elle, dans un effort.

Il s'avançait.

Elle ne bougeait pas, le regardant, le trouvant si pâle, si pâle, qu'elle se demandait si c'était lui, ou la forme tangible de son individu, si elle n'était pas le jouet d'une de ces illusions des sens qui font surgir, au moment où on s'y attend le moins, une image chère; si son frère n'appartenait pas à cette catégorie d'êtres mystérieux possédant le don d'ubiquité, se dédoublant pour apparaître dans plusieurs endroits à la fois.

Elle éprouva une vraie terreur; et articula, les mains en avant pour le repousser:

—Simon, va-t-en! va-t-en!

—Quand tu auras répondu aux questions que j'ai à te poser, fit-il, s'arrêtant à deux pas d'elle.

Et comme elle se jetait en arrière avec le même geste brusque:

—Qu'as-tu?... de quoi as-tu peur?... J'ai découvert où tu étais, je suis venu... Qu'y a-t-il de si extraordinaire?

En effet, rien là de bien extraordinaire; Fabienne se calma.

Il allait y avoir entre elle et son frère une explication désagréable.

Autant valait que cette explication eût lieu maintenant que plus tard.

—Tu t'es mis à ma poursuite, fit-elle; dans quel but?

—Ne le devines-tu point?

Elle prit un ton froid, hautain.

—Mon cher ami, je suis libre de mes actions...... J'aimais...... une femme qui aime ne calcule rien..... une femme qui aime ne tombe point, elle s'élève dans sa propre estime.

—Il ne s'agit point de cela.... Ton amour est un amour coupable, ton mariage serait un crime.... Je suis venu pour empêcher ton mariage.

Un frisson passa sur elle; un frisson qui la glaça.

—Tu sais que je vais me marier? balbutia-t-elle.

—Avec M. Brottel, n'est-ce pas?

—Oui, fit-elle détournant les yeux.

—Tu ne te marieras pas.

—Pourquoi?

—Parce que M. Brottel n'épousera pas la créature qui a détruit son bonheur, la misérable qui lui a envoyé la lettre anonyme, accusant sa femme d'adultère!

Son sang se figeait tout à fait dans ses veines.

Elle ne eut que pousser un éclat de rire.

—Tu es fou! mon pauvre Simon, tu es fou!

—J'ai la preuve de ce que j'avance, dit-il avec un imperturbable aplomb, avec un calme plus terrible que la plus terrible colère; tu le croyais détruit, le billet infâme; il ne l'a point été.... On n'en a pas parlé à la Cour d'assises, parce qu'il était bien inutile de le produire, le soupçon ne s'arrêtant sur personne, et par conséquent aucune comparaison d'écriture ne pouvant être faite... Mais au jour où les doutes ont surgi, il a été remis par Me Leferrier lui-même avec un échantillon de ton écriture à un expert, qui a affirmé qu'il venait de toi......

—Ah! ah! c'est cela la preuve!.... Eh bien, il se trompe, l'expert.

—Il ne se trompe pas.

—Si....

—Non!

Il prononça ce: Non! enfonçant ses prunelles incisives dans ses yeux troublés avec une telle autorité qu'elle n'articula pas d'autre protestation.

Simon reprit:

—Avec moi, la feinte est inutile.... Je te connais mieux que tu ne te connais... Quelque empire que tu aies toujours eu sur toi-même, j'ai toujours su démêler sur ta physionomie ce qui se passait dans ton âme.... En ce moment, ta bouche est menteuse.... ton regard trompeur.... Continuerais-tu à nier, que je continuerais à te dire: tu mens!

Elle ne trouva point de réponse.

Elle sentait qu'en effet, toutes les dénégations ne le convaincraient point.

Entre frère et sœur, on ne se trompe pas longtemps.

—Va, fit-il, sois franche; aie le courage de ta faute.... je te mépriserai peut-être moins.

Elle frémit, le sang au front, frappée en plein visage par ce mot.

—Pourquoi me mépriserais tu? J'ai ouvert les yeux à un honnête homme indignement trompé.... En quoi ai-je été misérable?

Simon de Brancourt secoua énergiquement la tête.

—Une dénonciation sous le couvert de l'anonyme, reste, quel que soit son but, l'action la plus ignoble que l'on puisse commettre.... et quand cette accusation est fausse.

—Fausse! exclama-t-elle, allons donc!

—Parfaitement.... Je veux croire que tu l'ignorais alors, à présent tu le sais.

Ah! ah! par exemple! et comment le saurais-je?

—Tu étais cachée dans l'atelier de M. Brottel, lors de la dernière visite que lui a faite Mme Staranval.

—Moi!

—Oui, toi..... Une enfant t'a trahie..... Eve Brottel, qui t'a vue y entrer bien avant leur arrivée à tous deux, et n'en sortir qu'après leur départ.

—Et la parole de cette enfant te suffit, pour me croire coupable....

—La parole de cette enfant est l'expression de la vérité...... C'est ainsi que tu appris que le lendemain, M. Brottel irait demander à M. Staranval, si sa femme lui avait fait sa confession.... Alors....

—Alors? interrogea Fabienne, qui se sentait devenir livide.

—Alors, malheureuse!.... Ah! tiens, dis-moi: oui, j'ai été criminelle!...... Avoue avant de me forcer à te rappeler ton crime.... dis moi; j'étais folle, la passion m'avait rendue une créature prête à tout, j'ai agi dans un cauchemar.... Avoue, te dis je, il n'y a qu'un aveu qui puisse me pousser si ce n'est au pardon, à la pitié.

La voix de Simon était devenue déchirante.

Comme Richard Brottel tout à l'heure, il sanglotait de rauques sanglots, il pleurait de ces larmes qui tracent un sillon sur les joues, lentes, corrosives.

Une effroyable pensée venait de traverser le cerveau de la coupable.

Il savait tout.

Comment? par qui? elle ne se le demandait même pas.

Elle n'avait plus l'énergie de réagir contre la peur qui de nouveau la prenait, une peur la faisant fléchir sur ses jambes, l'anéantissant.

Les sanglots de son frère s'arrêtaient; il tourna vers elle des yeux où le désespoir fut bientôt remplacé par l'indignation.

Simon lui prit le bras, l'attira vers une fenêtre et, visage contre visage:

—Regarde-moi en face.... et dis moi que tu n'as pas versé le poison dans la tasse où devait boire Mme Brottel.

Comme il prononçait ce mot de poison, un craquement se faisait entendre derrière la grande armoire placée près de la porte.

Richard sortait de sa cachette.

Il demeura contre le meuble, sans avancer d'un pas.

Tous deux, en face de la fenêtre, lui tournaient le dos.

Ni l'un ni l'autre n'avaient entendu.

Simon de Brancourt ne se souvenait plus peut-être qu'il était là.

Fabienne, les oreilles bourdonnantes, ne percevait pas autre chose que les paroles de son frère.

—Ce poison, reprit celui-ci, sais-tu qui l'a absorbé?.... Un pauvre animal, un chien arraché à des enfants qui le martyrisaient, et qui a sauvé l'existence de celle qui l'avait elle-même sauvé avec sa misérable existence.... Quel était ce poison? Veux-tu que je te le dise?.... une substance qui ne laisse point de trace.... Du cyanure de potassium, n'est-ce pas?

Elle ne répondait toujours point, ses lèvres remuaient sans parler, comme les lèvres de vieille femme.

—Oui, tu étais folle, reprit-il, sans la lâcher, tu ne réfléchissais point que cette mort de ta rivale, aussitôt après ta visite, eût éveillé les soupçons, et que, même en ne trouvant rien à l'autopsie, on fût probablement parvenu à faire la preuve de ton forfait.... Mlle de Brancourt en Cour d'assises! ah! malheureuse! ah! misérable!

Elle ferma les yeux, chancela.

Il la maintint, la força à rester debout.

—Avoue, avoue, faisait il, je te répète que c'est seulement alors que je pourrai avoir pitié...... Dis...... tu as essayé d'empoisonner Mme Brottel?

Elle ne répondit que par un gémissement.

—L'aveu est inutile! fit derrière eux une voix qui arriva à leurs oreilles comme une voix inconnue.

Simon lâcha Fabienne.

Ils se retournèrent.

Et Fabienne poussa un cri terrible: Richard était devant elle.

Il prononça les deux mots qu'avait prononcés le frère:

—Malheureuse! misérable!

Elle se jeta à genoux, se tordant les bras.

Elle comprenait qu'elle s'était trahie, que c'en était fait d'elle.

L'échafaudage de bonheur, élevé au prix de si grandes infamies, s'effondrait.

Après s'être approchée si près du but, qu'elle n'avait pour le toucher, qu'à étendre la main, elle tombait au fond de l'abîme.

Cet homme aux pieds duquel elle se roulait et qui la considérait l'œil implacable, le mépris aux lèvres, cet homme serait peut-être le plus inflexible des justiciers.

—Pardon! articula-t-elle, s'arrachant les cheveux, hagarde, la bouche tordue, effrayante; pardon Richard, je t'aimais comme une insensée, c'est cet amour qui m'a poussée à tout!

Il répéta:

—Malheureuse!

—Oui, fit elle, oui, malheureuse! pour en arriver là, je ne sais pas, je ne peux savoir ce que j'ai souffert... C'était une fièvre qui m'avait prise, une fièvre de démence.... Richard, pardonne... pardonne....

—Il est des choses que rien n'excuse, dit il, s'écartant d'elle au moment où elle avançait les mains pour saisir les siennes.

—Je te répète que j'ai souffert un martyre... un épouvantable martyre.

Elle se traînait sur ses genoux, pour l'atteindre.

Il reculait toujours.

Richard Brottel étendit le bras, et son geste fut si inexorable qu'elle s'affaissa sur elle-même, en jetant une longue plainte, la plainte d'un être en détresse, abandonné, perdu.

Cette lamentation fut suivie d'autres, plus faibles, coupées, brisées, s'arrêtant avant d'arriver à sa bouche.

Les deux hommes la regardaient, si profondément bouleversés l'un et l'autre par cette conviction qu'ils avaient devant eux une criminelle, que ni chez l'un ni chez l'autre, la commisération ne parlait encore.

Tous deux avaient la même horreur peinte sur le visage, le même sentiment de répugnance semblait les éloigner d'elle.

Puis, il était si lamentable, le spectacle de cette femme échevelée, à la figure de morte, de cette femme pantelante à leurs pieds, que brusquement la figure de la pitié s'éveilla en eux.

C'était sa sœur, à lui, cette criminelle.

Ils s'étaient chéris dès l'enfance, ils avaient vécu de la même vie; leur mère les avait maintes fois rapprochés dans une même étreinte, avait uni leurs deux têtes dans une même caresse.

Et l'étroite amitié, la protection du frère pour la sœur, la confiance de la sœur en son frère, n'avaient fait que croître avec les années.

Restés seuls au monde, ils s'étaient serrés plus fort dans leur affection.

Ils n'avaient pas eu une pensée cachée l'un pour l'autre,...jusqu'au jour où l'amour, un funeste amour s'emparait de Fabienne, la conduisait à tout.

Et, pour voiler le crime, l'atténuer, le refouler momentanément dans l'oubli, ils affluaient, les souvenirs d'enfance, les souvenirs de leur jeunesse.

Et Simon continuait à la regarder, l'âme broyée, souffrant de la voir telle qu'il la voyait, plus qu'il n'avait souffert encore, depuis qu'il la savait coupable.

Eut elle une intuition de la transformation qui s'opérait dans sa pensée?

Ce fut vers lui qu'elle tourna son visage méconnaissable.

Elle essaya de se relever, mais elle retomba sur ses genoux, cette fois.

Alors, il lui prit la main, et, soutenue par lui, elle se redressa.

Puis, en crispant ses doigts sur le bras de son frère, elle eut un mouvement lent, du côté de Richard.

La figure de celui ci avait changé.

S'il n'éprouvait pas la pitié immense qui pénétrait Simon de Brancourt, son horreur tombait.

S'il ne pouvait penser maintenant, sans une répulsion, aux quatre derniers mois à l'idylle qui se dénouait dans une si sombre aventure, cette réflexion qu'il avait été, lui, sans le savoir, le génie funeste de cette créature, qu'il avait été la cause de cette aberration dans laquelle elle était tombée, lui apportait une sensation qui n'était pas loin malgré tout de ressembler à de la pitié.

Et comme elle se retournait vers lui; comme elle lâchait son frère pour s'approcher encore, il recula ainsi qu'il l'avait fait tout à l'heure.

Pendant qu'il exécutait ce mouvement, Simon de Brancourt qui ne quittait pas des yeux Fabienne, faisait lui aussi un pas en arrière.

La même pensée traversait le cerveau de ces deux hommes, chez l'un, la constatation d'un fait connu et irréparable, chez l'autre une révélation.

Richard Brottel pensait à l'enfant qui naîtrait de ces amours maudites.

Elle n'avait plus, elle, d'espoir qu'en cet être encore au néant.

Après l'avoir cru l'instrument de son bonheur, il serait peut être la cause du pardon.

Elle comprit pourquoi son ami avait reculé.

—C'est en son nom, murmura t elle, les mains jointes, en son nom que je te supplie. Il est innocent, lui.... pardonne-moi.

Richard répondit, grave, avec une intonation de tristesse insondable:

—Moi, je n'ai rien à pardonner.... C'est à la victime à vous absoudre.... elle est assez grande, assez sublime pour cela.... Quand cet enfant naîtra, je ferai mon devoir...., mais nous ne nous reverrons jamais!

—Jamais? répéta t-elle dans un affreux sanglot.

—Jamais! fit-il avec un geste inexorable.

Il était contre la porte.

Fabienne s'élança; une main de fer l'arrêta.

Son frère était là encore.

—Je ferai mon devoir, répéta Richard Brottel, en regardant le jeune homme bien en face.

—Moi aussi, je ferai le mien! répondit celui-ci.

Le sculpteur ouvrit la porte; Fabienne voulut, pour la seconde fois, se jeter en avant.

L'étreinte qui la maintenait immobile se resserra autour de son poignet.

La porte se referma.

Quelques minutes s'écoulèrent; le frère et la sœur gardaient la même attitude.

Un bruit de grelots frappa l'oreille de Simon de Brancourt.

Il attira Fabienne près d'une fenêtre et lui dit:

—Regarde.

Elle obéit machinalement, tournant ses yeux vagues vers la route.

Une flamme traversa tout à coup ce regard éteint.

Elle crispa une main dans ses cheveux, jeta un dernier cri plus rauque, plus affreux, se dégagea d'un seul coup et courut encore à la porte.

Elle n'y était pas arrivée, qu'elle tournait sur elle-même et tombait raide sur le parquet.

La voiture emmenant Richard Brottel entre sa femme et sa fille filait sur le chemin redescendant vers Bagnères-de-Bigorre.

Comme elle s'ébranlait, tous trois s'étaient retournés en un mouvement involontaire.

Et cette figure de femme collée à la vitre leur avait donné à tous trois un frisson.

Richard songeait à l'être qui vivait dans les flancs de cette malheureuse et qui n'avait point de père.

S'il avait à expier, elle était là, pour lui, l'expiation.

Ce serait l'invisible boulet attaché à sa vie, que cet enfant dont il venait de maudire la mère.

Comme son Eve, tout apeurée, se serrait contre lui, comme il sentait sa petite main chercher la sienne, il éprouva au cœur une crispation.

Il laissait derrière lui, dans le sombre passé, une attache qu'il ne pouvait briser.

Et peut être pensa-t-il, ainsi qu'Aimée le pensa en se détournant pour ne plus voir la figure livide de la fenêtre, qu'ils auraient beau faire l'un et l'autre, que le bonheur ne reviendrait plus.

Un second landeau suivait celui qui emmenait M. et Mme Brottel et leur fille, le landau occupé la veille par Richard et Fabienne et qui reconduisait également à Bigorre M. et Mme Staranval avec M. Ressler et Mlle de Livy.

La calèche dans laquelle étaient montés à Payol le député et sa femme avait été laissée à la disposition de Simon de Brancourt.

Celui ci devait rester trois jours à l'auberge, à veiller sa sœur prise par une fièvre intense.

En lui prodiguant des soins de tous les instants, en ne quittant ni jour ni nuit son chevet, Simon ne pouvait former qu'un vœu: c'est que Fabienne ne survécut pas à l'effroyable déception qui l'avait atteinte.

La mort, c'était pour elle, le refuge; elle ne trouvait plus de repos ailleurs.

La seconde nuit, il crut que le moment suprême approchait.

Mais la nature a d'étonnantes ressources.

En pleine sève, en pleine jeunesse, elle triompha de la crise.

Et non seulement elle en triompha, mais elle garda dans son sein le fruit de cet amour qui l'avait amenée au crime.

Mlle de Brancourt revint à la vie avec toute sa raison. Elle eut un accès de larmes, puis elle tomba dans un mutisme dont elle ne devait plus se départir.

Elle n'avait parlé que pour dire sa résolution de quitter Payol au plus vite, sa résolution, une fois à Bigorre, de reprendre immédiatement le train pour Paris.

Son frère lui annonça la sienne, bien formelle, de l'accompagner jusque là.

Elle ne fit aucune objection.

Mais lorsqu'ils descendirent à Paris, à la gare d'Orléans, elle se perdit dans la foule.

Il ne la retrouva pas.

IX

Léone de Livy devait reprendre l'express avec M. Ressler et la famille Brottel.

Le premier emmenant en Bourgogne son beau frère et sa belle-sœur, ils se séparèrent en route.

M. et Mme Staranval avaient pris le train de leur côté.

Ils traversaient Paris et s'en iraient dans leur propriété des Ardennes.

Le riche maître de forges se retirerait de la vie politique.

Une fois sa démission de député donnée, il s'arrangerait de façon à ce que l'on connût la vérité.

Il apporterait le poids de la faute de sa femme: le monde saurait le nom de celle qui avait été la coupable.

Léone revenait chez elle pour éprouver une impression de tristesse profonde.

Elle pensait surtout à Simon, qu'elle avait dû laisser en tête à tête avec sa sœur.

Elle espérait le revoir bientôt, sous quelques heures peut-être.

Mais en attendant, elle serait sans nouvelles, elle resterait oppressée par l'angoisse.

En rentrant chez elle, le matin, la concierge lui annonça qu'à plusieurs reprises, depuis son départ, il était venu un commissionnaire porteur d'une lettre et d'un petit paquet ressemblant à une boîte, soigneusement enveloppé.

Il ne voulait remettre les deux objets qu'à la destinataire.

Cela n'intrigua pas la jeune artiste.

Des lettres et des paquets, elle en avait reçu maintes fois.

Elle ne questionna donc pas.

Immédiatement, elle envoya rechercher Charlotte Arbat.

Celle ci arrivait vers dix heures.

Mlle de Livy la trouva pâle, défaite, avec plus d'atonie dans le regard que d'habitude.

—Qu'y a-t-il ma pauvre Charlotte? vous paraissez malade......

—C'est que......cette nuit j'ai eu une crise...... Vous savez, mademoiselle, ça m'arrive encore de temps en temps... Alors, mon homme ce matin, m'a avertie qu'il me quittait.

—Comment! qu'il vous quittait?

—Oui,...... il ne veut plus rester ici...... et moi, j'aime autant ça.

Léone la crut folle.

Mais Mme Arbat parlait avec tranquillité, tout en commençant à vaquer aux soins du ménage. La jeune fille ne sut que dire;

—Je vous supposais très bien ensemble maintenant.

—Non.

—Mais vos cinq enfants?

—Je les garde; Cyrille viendra de temps en temps les voir, il me donnera les trois quarts de sa paie.... Avec mon travail, ça suffira pour les nourrir.

—Etes vous sûre qu'une fois son ménage abandonné, il tiendra sa promesse?

—Oh! oui, maintenant, j'en suis sûre.... Il aime ses petits, et il a trop de regrets.... d'autrefois.... Puis ils grandiront, les enfants, on les mettra à l'ouvrage.

—Ma pauvre femme, ne laissez pas partir votre mari.... Vous en aurez peut-être de mortels regrets......

Elle s'arrêta dans sa besogne et répondit d'un air de lassitude:

—Non, nous ne pouvons plus, ni l'un ni l'autre.... Nous serons plus heureux comme ça....

Et elle se remit au travail, si indifférente, si soulagée aussi, que la jeune fille n'osa en dire davantage.

Dans l'après-midi, le commissionnaire dont avait parlé la concierge, revint avec la lettre et le paquet, qu'il donna, sans un mot d'explication, à Mlle de Livy.

Celle-ci était seule dans son atelier.

En jetant les yeux sur l'enveloppe, elle frissonna jusqu'à la moelle.

Elle reconnaissait l'écriture du comte de Morellas.

Léone eut envie de déchirer cette lettre sans la lire.

Mais la boîte, soigneusement ficelée, fermée avec des cachets de cire, l'intriguait.

Avant, elle voulut l'ouvrir.

Sous la première enveloppe, s'en trouvait une seconde, un papier léger, transparent.

Léone frissonna encore.

Rien qu'au toucher, elle avait reconnu l'objet, le petit coffret à bijoux, qu'on lui volait quatre mois plus tôt, dans son bureau.

Elle se décida à déchirer le papier, à soulever le couvercle.

Non seulement les bracelets, le collier, les boucles d'oreilles, le médaillon qu'il renfermait autrefois s'y trouvaient, sur le velours rouge formant écrin, mais l'argent qu'on lui dérobait avec les bijoux.

La jeune fille ouvrit la lettre; elle ne contenait que quelques lignes.

"La meilleure façon de faire oublier des torts qui peut-être ont une excuse, est sans doute de se faire oublier soi-même, en disparaissant du milieu où des rencontres possibles en renouvelleraient le souvenir.

"Je pars, je ne sais où encore; loin... il se peut que je ne revienne pas.

"Ni vous, ni vos amis, ne me retrouveront sur leur route.

"Soyez heureuse, c'est mon vœu le plus cher, le plus sincère."

"GUY DE MORELLAS."

Léone poussa un grand soupir, un de ces soupirs qui sont l'expression d'un immense soulagement.

Le comte de Morellas quittant Paris, c'était la tranquillité pour elle.

Elle devina le revirement par lequel il avait passé.

Cet homme avait cédé à la surexcitation d'un amour, né depuis longtemps, et qui atteignait son paroxysme.

Comme chez Fabienne de Brancourt, dans sa lutte entre la passion et la raison, la raison devait succomber.

Tous deux, dans leur folie n'avaient répugné à aucun moyen.

Guy de Morellas n'était il pas descendu jusqu'à lui faire voler le peu d'argent et les bijoux qui constituaient sa seule fortune, espérant la mettre aux abois, la réduire par la famine?

La lettre et le coffret, apportés par le commissionnaire, venaient naturellement de la même personne.

Il était trop tard, ce jour-là, pour se rendre chez le magistrat chargé de l'enquête concernant le vol.

Mlle de Livy s'y présentait le lendemain dans la matinée.

Sans nommer le comte, elle raconta dans quelles conditions ce vol avait été commis, et quoi qu'elle fût parfaitement sûre que Félicie avait été l'instrument de celui-ci, pensant que la prévention qu'elle subissait depuis déjà quinze jours, lui avait servi de châtiment, elle déchargea absolument la domestique infidèle.

Dans l'après-midi, cette dernière était remise en liberté.

Mlle Félicie n'avait plus, en sortant de Saint-Lazare, son air crâne et insouciant.

Durant ces deux semaines de réclusion, avait-elle médité sur les conséquences que peuvent entraîner certaines actions, et à défaut d'un repentir que sa nature inconsciemment dépravée n'était pas capable d'éprouver, la crainte de "désagréments" semblables, devait-elle la mettre en garde pour l'avenir?

Quelles que fussent ses résolutions, elles ne l'empêchèrent point, après quelques jours d'attente vaine,—dès sa sortie de prison, elle écrivait à M. de Morellas, et la réponse ne venait point—de se rendre à l'hôtel de l'avenue des Champs-Elysées.

L'hôtel était clos de haut en bas; le concierge lui annonça qu'on allait le mettre en vente.

Quant à M. le comte, il était parti on ne savait où.

Mais sûrement, il ne reviendrait pas de sitôt.

Mlle Félicie s'en alla, toute sombre.

Le prix de sa détention.... et de son silence, n'était pas, d'après cette déclaration, près à lui tomber dans la main.

Le jour qui suivit l'entretien de Léone de Livy avec le magistrat, la jeune fille qui se remettait au travail, entendit à la porte de son atelier le coup familier de Simon de Brancourt.

Elle s'élança de ce côté, ouvrit avec un cri de joie.

C'était bien lui.

Comme le jeune homme refermait la porte, Léone recula.

Avec qu'elle nouvelle revenait-il de là-bas?

Ils se regardèrent.

Elle le trouva changé, maigri, mais un sourire aux lèvres, très doux, comme le reflet du bonheur qu'il éprouvait à être près d'elle.

—Eh bien! interrogea la jeune fille d'une voix hésitante.

—Je vais vous raconter cela.

Et lui prenant les mains, l'attirant à lui, il murmura, en mettant sur son front blanc, son front large, intelligent, un long baiser:

—Comme je suis heureux de vous revoir!

Elle s'était laissée attirer, elle ne se détournait point; les yeux à demi clos, il lui semblait qu'elle faisait un rêve.... un rêve d'amour.... comme elle avait fait autrefois.

Puis une amertume descendit dans son cœur.

Avait-elle oublié déjà son fiancé, avait-elle oublié Louis d'Arneville?

Pauvre Léone!

Rien n'est éternel: l'amour nouveau se greffe sur l'amour qui meurt.

Pourrait-on vivre sans aimer?

Elle attira Simon vers un canapé et, elle s'asseyait près de lui.

—Racontez moi tout, dit-elle.

Il lui dit comment il était demeuré deux jours et deux nuits au chevet de sa sœur, comment celle-ci remise rapidement sur pied, ils étaient redescendus ensemble jusqu'à Bigorre, puis ensemble avaient repris le train pour Paris.

Quelques phrases avaient à peine été échangées entre eux, durant ce voyage.

Le jeune homme attendait qu'ils fussent seuls dans sa chambre d'étudiant, où il comptait emmener Fabienne, pour prendre avec elle une décision par rapport à son avenir.

Et, à peine descendus du train, elle lui échappait, se perdant dans la foule des voyageurs.

Qu'était elle devenue?

Allait-elle se porter à quelque acte extrême?

Il pouvait tout craindre et craignait tout.

La voir mourir à l'auberge de Payol, ou la retrouver peut-être sur les froides dalles de la Morgue, ce n'était point la même chose.

Puis, encore une fois, elle était sa sœur, cette coupable.

En parlant d'elle, toute leur enfance remontait au souvenir de l'un, son âme s'emplissait de ces souvenirs, et des larmes lentes coulaient des yeux de Simon de Brancourt.

Léone ne trouvait point de consolation; quel raisonnement à opposer à cette douleur?

L'émotion du jeune homme se dissipa peu à peu.

Lorsqu'il revenait au calme, une voix l'avertissait que Fabienne ne s'était point tuée.

Il avait comme un pressentiment qu'un jour, plus tard, beaucoup plus tard peut-être, il la reverrait.

Cette voix, qui disait à Simon que sa sœur vivait, ne le trompait point.

Si, au lieu d'être en ce moment à Paris, dans l'atelier de Léone, il eût été au Havre, sur le port, à admirer, fendant le flot, un superbe transatlantique partant pour l'Amérique, il eût reconnu sans doute, dans la femme qui, se détachant du groupe des passagers rassemblés sur le pont, et s'avançant tout à fait à l'arrière, une main appuyée sur le bastingage, regardait la côte, celle qu'il maudissait et qu'il plaignait, la misérable qu'un hasard seul avait empêchée d'être une empoisonneuse, la malheureuse repoussée, abandonnée, qui bientôt donnerait le jour à une créature, vouée avant sa naissance aux duretés du sort.

Près de Fabienne de Brancourt, enveloppée dans une pelisse lui descendant jusqu'aux pieds, coiffée d'un feutre entouré d'un voile de gaze noire, sous lequel son visage disparaissait, blême, rigide, les lèvres serrées, les yeux aigus, un homme vint bientôt se poser.

Lui aussi crispa une main sur le bastingage, lui aussi, pâle, la bouche plissée, les prunelles rivées à cette terre de France qui serait loin bientôt, resta là, immobile, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les brumes de l'horizon.

Cet homme s'appelait Guy de Morellas.

On était en pleine mer, entre le ciel et l'eau.

Ils quittèrent l'arrière du navire, se dirigeant vers leur cabine respective.

Ils ne se connaissaient point.

....

Un an environ après la scène de l'auberge de Payol, Simon de Brancourt, ayant fini son internat et venant de passer sa thèse, était reçu docteur.

L'heure sonnait pour lui de s'établir, d'ouvrir son cabinet médical.

Il avait continué à voir Mlle de Livy, chaque fois qu'il disposait d'un moment de liberté.

Jamais, entre eux, il n'était question de mariage.

Jamais ils ne parlaient d'amour.

Ils évitaient autant que possible les trop longs tête à tête.

Etait-ce parce que chacun se sentait le danger?

Ce sentiment, s'il existait, était la meilleure preuve que leur amour croissait.

Peut-être même n'osaient ils consulter leur cœur, Simon par crainte de constater les ravages grandissants qu'y opérait cette passion qu'il n'avait point confessée, Léone, effrayée de le sentir battre à l'étouffer dès que sa pensée volait vers le jeune homme.

Il y avait trois années que Louis d'Arneville avait été tué, trois années que la comtesse de Morellas était partie, laissant seule dans l'existence celle qu'elle n'avait jamais osé appeler sa fille et qu'elle avait ardemment chérie.

Léone ne portait plus de vêtements de deuil.

Les chers souvenirs restaient au fond de son cœur.

Ils étaient de ceux qui ne s'éteignent pas.

Mais elle était jeune, la vie était belle, son cœur ardent, généreux, avait besoin de se dévouer et de s'attacher.

Elle aimait peut-être plus vivement,—plus en femme,—qu'elle n'avait aimé la première fois.

Ils se le firent un jour, l'aveu ou plutôt un soir, pendant une promenade sous l'allée sombre des beaux arbres qui ornent d'un bout à l'autre, la partie du jardin que l'on appelle aujourd'hui, le petit Luxembourg.

Léone venait d'appuyer son bras sur le bras de Simon.

Et, tout d'un coup, ils s'étaient mis à trembler.

Leurs têtes l'une vers l'autre se penchèrent.

Puis, sans un mot, attirés l'un vers l'autre, leurs bouches s'unirent.

A l'autre bout de l'allée, un couple, des amoureux aussi, chantait sous les arbres, assourdissant leur voix, le refrain d'une simple et jolie romance: *Les Ramiers*.

C'est gai, le printemps,
C'est joli, l'amour!

L'un des deux amoureux, avec lesquels ils ne devaient point se rencontrer, n'était autre que le jeune Octave Leferrier, bien guéri de son "grand amour". conque

Deux mois plus tard, Léone de Livy épousait Simon de Brancourt.

Les jeunes époux, avant de commencer la vie de travail à laquelle tous deux étaient décidés, aussi pleins, lui et elle, de courage que d'espoir, voulant profiter d'une liberté qu'ils n'auraient plus après un court voyage de noce, allèrent s'installer au bord de la mer sur une des plus belles plages de la Bretagne.

A leur retour à Paris, ils apprirent, indirectement,—car ils ne devaient fréquenter ni les uns ni les autres,—que M. et Mme Brottel, absents depuis leur réunion, y étaient revenus, de même que M. et Mme Staranval, qu'on n'y avait point revus à partir de la même époque.

La vérité, au moment où elle se faisait jour, soulevait une émotion générale, plus vive peut-être que ne l'avait été celle causée par l'événement qu'on avait appelé:

Le Drame de la rue de Prony.

Maintenant tous les esprits étaient au calme.

D'autres événements avaient passé qui faisaient sinon oublier ceux-là, du moins les classaient parmi les vieilles histoires.

Du reste, pas plus les Brottel que les Staranval, ne reparaissaient dans le monde.

Aimée se consacrait tout entière à l'éducation de sa fille.

Richard s'adonnait à la sculpture avec plus d'acharnement qu'autrefois.

Etaient-ils heureux?

Ils menaient une vie paisible, sans effusions, comme deux camarades habitant sous le même toit.

De même que dans l'humble ménage des Arbat, séparé, disloqué, lui, sans remède, l'amour était mort.

Nul n'a le droit de tuer.

Le sang répandu c'est, la conscience à jamais troublée, à jamais révoltée, c'est le bonheur détruit pour ne point revenir.

De même que la faiblesse, la faute d'une femme, c'est souvent, trop souvent, l'irréparable.

M. Staranval a pu pardonner, il ne pourra oublier.

L'acte de réparation accompli, il a senti son cœur se refroidir, se détacher de l'épouse qu'il avait sincèrement aimée, de la mère de ses enfants.

Il n'a plus en même le courage de tenter de l'arracher à sa funeste passion.

Mme Staranval est devenue la morphinomane incurable qu'ont abandonnée les médecins.

FIN.

L'esprit d'autrefois:

A la fin de la restauration, Horace Vernet fut mandé aux Tuileries pour faire le portrait de Charles X.

On installe l'illustre peintre dans une grande pièce où, en attendant le roi, il prépare sa palette, dispose son chevalet, et, dans cette préoccupation, il pose distraitement sur le parquet son chapeau de castor gris.

Le roi entre, et la première chose qui le frappe est ce manquement à l'étiquette, ce chapeau à terre devant lui.

Il n'en fait rien paraître, mais la façon spirituelle et délicate dont il corrigea la distraction de l'artiste mérite d'être rappelée.

—Ah! monsieur Vernet, dit le roi avec bonhomie, nous allons donc entrer en séance; comment voulez-vous que je pose? Mais qu'est-ce que je vois là? C'est à vous, ce joli chapeau?

Ce disant, le roi ramasse le castor.

—Oui, sire, c'est à moi, répond le peintre en s'inclinant.

—Il est très joli, vraiment. Combien vous fait-on payer cela?

—Mais, sire, quarante francs, je crois, répond Vernet un peu surpris de ce tour de l'entretien royal.

—Ce n'est pas cher, reprend Charles X, tenant toujours le chapeau et l'admirant de plus en plus; je suis sûr qu'on me fait payer le pareil au moins le double. Après cela, les rois, c'est leur métier, n'est-ce pas? Mais c'est égal, monsieur Vernet, vous avez là un chapeau, un chapeau.... superbe.

Tout en parlant, le roi pose, tout doucement et sans affectation, le beau castor gris sur un meuble.

C'était bien joué—joué en roi et en roi d'esprit.

Un trait de mœurs des araignées, digne d'être signalé, relevé par un savant de San-Diego publié dans la *Science*. Les araignées choisissent des petits monticules y creusent des trous de 0m,125 à 0m,30 de profondeur et de 1 à 3 centimètres de diamètre, au moyen d'appendices tranchants qui se trouvent à l'extrémité des mandibules et servent à la fois de pioche, de pelle et de barre à mine. La terre est prise entre les mandibules et reportée au dehors. Quand le puits est à fond, l'araignée en tapisse les parois avec une sorte de toile soyeuse, puis elle ferme l'orifice au moyen d'une porte formée de plusieurs couches, alternées de soie et de terre et munie d'une charnière ingénieuse. Cette porte s'applique exactement sur l'orifice, et extérieurement elle se confond avec le sol environnant; l'araignée y colle même parfois des petits brins d'herbe.

L'animal se tient au fond du trou; quand on tape doucement à la porte, il vient voir ce que c'est. S'il s'agit d'un insecte, il est saisi et dévoré; si, au contraire, l'importun est redoutable, la porte close hermétiquement et maintenue par en bas de telle sorte qu'il faut un effort pour l'ouvrir.

Parlant de son fils, jeune homme de vingt-trois ans, pour lequel il rêve de hautes destinées, et qui semble quelque peu obtus, M. X. disait:

—Je suis bien sûr que ce garçon-là fera son chemin: d'abord, il a une qualité qui est la première de toutes:

Et comme on demandait laquelle:

—Il est persévérant, reprit le père: c'est ainsi qu'après avoir été refusé sept fois de suite au baccalauréat, il s'est présenté un huitième.

—Et il a été reçu?

—Non!

A la Bourse:

—Ah çà! quel diable de ruban ce tripoteur véreux tel que B...... porte-t-il à la boutonnière?

—Ça, par exemple, je l'ignore.

—Quel ordre peut-il bien avoir?

—Je crois qu'en fait d'ordre, il n'a jamais dû recevoir que celui de se constituer prisonnier.

Pas d'accord, le ménage Boirot.

—Ah! çà, demande un ami de Boirot, pourquoi dis-tu toujours, à ta femme: "Trompe-moi! Mais trompe-moi donc!"

—Je la connais.... Elle me restera fidèle rien que par esprit d'opposition!

Les plaintes d'un banquier aussi riche qu'avare:

—Les vrais amis sont bien rares, disait il. J'en ai pourtant rencontré un dans ma vie: un pauvre camarade de collège, qui a passé par les phases les plus critiques de l'existence. Il n'avait pas toujours de quoi dîner.

—Eh bien?

—Eh bien! il ne m'a jamais emprunté un sou. Voilà un ami.

Dans un restaurant;

—Garçon, apportez moi des fautes d'orthographe.

Le garçon, ahuri:

—Mais.... monsieur, nous n'en avons pas.

—Alors, pourquoi en mettez-vous sur la carte?

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FÉE DE L'ATELIER.

I

LES OUVRIÈRES.

L'Exposition de 1867 s'annonçait comme devant offrir aux yeux toutes les merveilles de notre industrie nationale.

L'industrie française, répétait-on partout, l'emporterait de beaucoup sur la concurrence étrangère.

Dans les ateliers de Paris, on constatait cette activité fiévreuse de la dernière heure.

Les ouvrières de la maison Melville veillaient presque tous les jours jusqu'à minuit et quelquefois plus tard. Ces demoiselles y trouvaient leur compte, assurément; mais, chez elles, la question d'amour-propre passait avant le désir d'augmenter le prix des journées et par suite le gain de la semaine.

La réputation de la maison Melville n'était plus à faire; très connue, on la citait comme la première du monde entier pour les broderies d'or et d'argent.

Les pièces sorties des mains des ouvrières de cette maison, écrans merveilleux, velours brodés pour robes de cours, étoffes pour petits meubles de luxe, etc., etc...., d'une finesse d'exécution admirable, étaient autant de véritables objets d'art.

Disons aussi que les dessinateurs attachés à la maison étaient des artistes de grand mérite.

Vraiment, il fallait avoir des doigts de fée pour exécuter des ouvrages qui arrivaient au plus haut degré de perfection.

Aussi les nombreuses ouvrières qu'occupait Mme Melville se surpassaient-elles dans l'espoir que leur exposition serait la plus remarquée parmi toutes celles qu'on allait réunir pour la première fois au Champ de Mars.

Mais la véritable fée, celle qui, non d'un coup de la légendaire baguette magique, mais à force de persévérance et d'initiative avait réussi à créer une maison de premier ordre, c'était Mme Blanche Melville, dont l'habileté des doigts était au service d'un goût exquis.

Après être restée longtemps ouvrière étant patronne, Mme Melville était, maintenant, assez occupée à diriger le travail de ses brodeuses.

Mais dans l'atelier il y avait une autre fée, une jeune fille dont nous parlerons bientôt, qui, était, elle aussi, une incomparable ouvrière.

Dans les ateliers on avait surnommé Mme Melville "la Dame blanche."

Son arrivée y était invariablement signalée par ces paroles bien connues de Scribe, mises en musique par Boieldieu:

La Dame blanche vous regarde.
Prenez garde, prenez garde.

Il arrivait parfois, dans ses jours de bonne humeur, que la patronne ouvrait brusquement la porte en fredonnant la dernière partie de la phrase:

La Dame blanche vous attend.

Ses jours de bonne humeur, avons-nous dit;—c'est que Mme Melville avait aussi des jours de noire mélancolie.

Depuis plus d'un an, elle n'avait plus cette douce et franche gaieté qui mettait la joie au cœur des ouvrières. En l'observant, on découvrait chez elle comme un fond de tristesse que les joyeux et bruyants ébats du petit Paul, son fils, âgé de huit ans, ne parvenaient pas toujours à dissiper.

Mme Melville souffrait; il y avait en elle une douleur secrète dont elle ne parlait à personne.

Seul, M. Melville ne s'apercevait pas ou ne voulait pas s'apercevoir de ces accès de tristesse de sa femme; il n'avait plus pour la mère de son fils qu'une froide indifférence.

Et cependant M. Melville avait été, comme on dit vulgairement, très épris de sa femme, avant et quelques années après le mariage.

Leur union avait été le dénouement d'une de ces histoires parisiennes où le hasard joue le principal rôle.

Aussi, plus d'une fois déjà, pendant une longue veillée, Mlle Armande, la première de l'atelier, avait raconté, avec force détails, ce qu'elle intitulait, avec une pointe d'ironie, le roman de la patronne.

Or, comme pour les travaux à exécuter en vue de l'Exposition, il avait fallu prendre un certain nombre d'ouvrières nouvelles, Mlle Armande voulut profiter d'une grande veillée—celle à laquelle nous faisons assister le lecteur—pour donner une nouvelle édition de la fameuse histoire.

Au moment où elle se disposait à commencer:

—Bon! s'écria Mlle Octavie, la plus âgée des ouvrières, laquelle avait depuis longtemps coiffé Sainte-Catherine, voilà encore notre Première qui va se tailler un petit succès avec son éternel roman de la patronne.

—Après tout, ajouta-t-elle ironiquement, on peut bien écouter une fois encore, puisque grâce à l'étonnante imagination de Mlle Armande, ce n'est jamais la même chose.

On riait sous cape. Mlle Armande, les lèvres serrées, était pâle de colère.

Mais Octavie ne se laissait pas facilement démonter, se sachant pour ainsi dire indispensable dans l'atelier.

Elle continua donc, sur un ton de persiflage:

—Je vous prends à témoin, mesdemoiselles, vous qui avez déjà avalé la chose plusieurs fois: est-ce que chaque fois Mlle Armande ne raconte pas d'une manière différente? Répondez, ma petite Hortense, vous qui êtes, comme moi, une des anciennes.

—Je veux bien le reconnaître; mais, Octavie, cela prouve que Mlle Armande n'a pas la mémoire très fidèle.

—Dans ce cas, pour ne point dénaturer les faits, on se tait, grommela la vieille fille entre ses dents.

—Ou bien, continua Hortense, Mlle Armande a, comme vous venez de le dire, Octavie, beaucoup d'imagination.

—Ah! oui, ah! oui, elle en a! exclama Octavie, enchantée de cribler la première de coups d'épingle.

Octavie en voulait à Armande, mais il fallait chercher autre chose encore que la beauté remarquable de cette dernière et l'autorité que la patronne lui avait donnée sur les autres ouvrières, pour expliquer cette animosité qui paraissait s'accuser chaque jour davantage.

—Du reste, reprit Octavie en ricanant, Hortense n'est pas seule de mon avis; je n'ai que l'embarras du choix pour récolter des voix. N'est-ce pas, Amélie? N'est-ce pas, Valentine? Et vous, Mélanie, Jeanne, Félicie, Antoinette, vous toutes, enfin?....

Ah! ah! voilà que vous baissez les yeux, vous voilà toutes muettes comme des carpes.... Je comprends, j'ai vu le regard menaçant de Mlle Armande et vous avez peur. Parbleu, c'est toujours comme ça, du petit au grand, dans la société. On fait patte de velours à ceux qui sont quelque chose, on s'incline devant le panache, comme dit cet autre.... Bassesse et flatterie! Oh vous êtes bien comme ça, allez; mais moi, j'ai mon franc parler avec tout le monde, même avec Mlle Armande, et je maintiens mon dire: quand elle parle de la patronne, elle brode toujours à sa fantaisie.... pas vrai, Gabrielle?

Aussitôt tous les regards se dirigèrent en même temps sur l'ouvrière interpellée, une jeune fille de dix-huit ans, qui avait la tête courbée sur son ouvrage.

On pouvait facilement deviner que les bonnes petites camarades d'atelier n'étaient pas fâchées de voir la terrible Octavie prendre à partie celle qu'on affectait d'appeler "mademoiselle" en soulignant malicieusement le mot, ou encore et le plus souvent, avec ironie, la fée de l'atelier.

Un jour, examinant une riche broderie que venait de terminer la jeune ouvrière, Mme Melville avait dit:

"Voilà un joli, très joli travail; je vous félicite, ma chère Gabrielle, vous êtes une véritable fée."

Ces paroles n'étaient pas tombées dans l'eau; et depuis, par dérision, les envieuses et les jalouses appelaient Gabrielle la Fée de l'Atelier.

Evidemment, cette jeune fille n'était pas aimée de ses compagnes. Pourquoi?